

JOURNAL DE LA HAYE.

BUREAU DE LA REDACTION
à La Haye, *La Haye*
derrière le *Prinsengracht*, n° 11
BUREAU POUR L'ABONNEMENT
chez M. Van Weelden, libraire
à La Haye, n° 11
Les lettres et paquets doivent être
envoyés à la direction / France de poste.

PREX DEL'ARONNEMENT.
La Haye. Provinciel.
26 fl. 30 fl.
14 fl. 16 fl.
7 fl. 8 fl.

Les premières 5 lignes fl. 1.50 timbre
compris et 10 cts. par ligne en sus.

LA HAYE, 2 Juillet.

Conclusion de l'affaire de l'Orégon,

ENTRE L'ANGLETERRE ET LES ETATS-UNIS.

Le steamer *Hibernia*, arrivé à Liverpool le 28, a apporté des nouvelles des Etats-Unis jusqu'à la date du 16 juin. Ces nouvelles sont d'une haute importance :

Un traité signé par le représentant de l'Angleterre, M. Pakenham, et par M. Buchanan, secrétaire d'état du gouvernement américain, à l'effet de régler la question de l'Orégon, a été ratifié par le sénat américain. Avant sa signature, le cabinet britannique avait soumis au sénat les propositions du cabinet anglais qui devaient servir de base à ce traité. Après trois jours de discussion, ces propositions ont été adoptées par le sénat à la majorité de 38 voix contre 12.

On ne doute pas que le traité ne soit ratifié tant par le sénat américain qu'il a approuvé les bases que par le gouvernement américain de la Grande-Bretagne. On connaît les termes de l'ultimatum du cabinet britannique qui ont servi de base au traité.

Les termes sont : La ligne parallèle du 49° degré de latitude servira de démarcation entre les possessions des deux puissances dans l'Orégon. La propriété de l'île Vanbouver sera abandonnée à l'Angleterre, et la navigation du fleuve Colombie sera libre jusqu'en 1858, époque à laquelle expire la concession faite à la compagnie de la baie d'Hudson. La compagnie sera indemnisée pour les terres qu'elle possède en deçà du 49° degré.

La plupart des journaux américains se réjouissent de l'issue qu'a eue le différend qui a menacé un instant de troubler la paix du monde. Cet important événement a amené une hausse considérable sur les fonds publics à la bourse de New-York.

Le Roi est arrivé cette nuit en cette résidence de retour de Flessingue où S. M. a assisté au départ de l'escaadre.

Conformément à l'arrêté royal du 15 de ce mois, Son Exc. le ministre des finances a dissous le conseil d'administration du fonds général des pensions civiles, en témoignant à chacun de ses membres la haute approbation et la satisfaction du Roi, pour le zèle désintéressé qu'ils ont déployé dans leurs fonctions pour le service de l'Etat. Ensuite, en vertu du même arrêté, S. Exc. a installé le conseil d'administration pour le fonds des pensions civiles, ainsi qu'il a été prescrit par la loi du 9 mai 1845 sur cette matière. Ce conseil se compose de :

- M. Jhr van Hoorn van Burgh, conseiller d'Etat ;
 - M. C. B. Néderburgh, membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux ;
 - M. A. de Keth, avocat-général près la Haute Cour des Pays-Bas ;
 - M. Jhr. M. B. H. W. Geyers van Kethel et Spaland, membre de la Chambre des comptes, et
 - M. W. K. van Genuep, ancien inspecteur-général des domaines, et membre du précédent conseil d'administration du fonds des pensions des recettes ;
 - et du secrétaire, M. H. C. Martyn, jusqu'ici secrétaire du conseil d'administration du fonds général des pensions civiles.
- La présidence de ce conseil est confiée à M. Jhr. van Hoorn van Burgh.

Ces jours-ci est arrivé en cette résidence un envoyé extraordinaire du Saint-Siège, chargé de notifier à notre Cour l'avènement de Sa Sainteté le Pape Pie IX, au trône pontifical.

Nous avons annoncé dans notre numéro du 30 juin, que la première cargaison de sucre brut venant directement de Rotterdam avait été expédiée par le canal Louis, et était arrivée à Schweinfurt. Ce fait est inexact, et nous nous empressons de le rectifier en ce sens, que cette cargaison n'a pas été expédiée directement de Rotterdam, mais qu'elle a été transbordée dans le port de Mayence. Le premier navire expédié directement d'Amsterdam à Vienne par le canal Louis est en ce moment en voyage.

Si nous en croyons le *Nederlandsche Stoompost*, il existerait un projet d'établir un embranchement du chemin de fer hollandais au port de Schiedam.

La société du chemin de fer rhénan a tenu le 30 juin dernier, à Amsterdam, dans le local de l'*Odion*, une assemblée générale de ses actionnaires, à laquelle assistaient M. S. P. Lipman, comme président, et M. L. J. Enthoven, comme vice-président, nommés, conformément aux statuts de la société, pour diriger les délibérations de cette séance.

Le secrétaire a fait lecture du rapport rédigé par l'ingénieur-directeur M. J. van der Lee, sur la situation des travaux du chemin de fer depuis le 1^{er} septembre 1845, époque de l'entrée en possession de la société, jusqu'au 30 avril 1846. Ensuite le président a donné connaissance du rapport du conseil général d'administration pendant cette même période, et soumis à l'assemblée la balance qui, après inspection des livres et comptes de la société faite par un commissaire royal, avait été approuvée par le comité d'administration générale, présente un déficit de florins 172,823.90, auquel il faut opposer une somme de florins 57,483.75 pour le service des intérêts. Il faut aussi prendre en considération, pour atténuer ce déficit, que la balance de ce compte embrassant les huit mois les moins productifs de l'année, n'a pu jouir des avantages de la recette toujours plus active en mai, juin, juillet et août. Il n'en résulte pas moins des renseignements fournis par l'ingénieur-directeur de la société, que l'exploitation de ce chemin de fer est en voie de progrès. L'assemblée a adopté à l'unanimité la balance des comptes qui lui étaient soumis.

Le *Nieuwe Rotterdamsche Courant* publie dans son numéro de ce jour une lettre que lui adresse M. J. H. Turing, consul de la Grande-Bretagne à Rotterdam. Cette lettre est motivée par une nouvelle donnée par un journal français, *la Presse*, que le fils aîné de sir Robert Peel, premier secrétaire de la légation britannique en Suisse, aurait été dernièrement arrêté et écroué dans la prison de Londres pour non paiement de dettes de change consenties par suite de pertes considérables au jeu. M. Turing, pour réfuter tout l'odieux d'une pareille accusation, annonce qu'il est en possession d'une lettre de fils aîné de sir Robert Peel, datée de Berne 20 juin dernier, et qu'ainsi, bien loin d'être retenu pour dettes à Londres, comme l'avait publié le journal *la Presse*, Monsieur Peel remplit en ce moment les fonctions de premier secrétaire de la légation britannique à Berne. Cette simple circonstance suffit pour démontrer combien tous les bruits répandus sur le compte du fils aîné de sir Robert Peel, dénués de fondement, ne sont que de malveillantes inventions.

Sans doute, ces singulières vacillations de la lumière intellectuelle pourraient s'expliquer par des raisons tirées de l'état même de la société ; c'est à ce brûlant foyer, où s'alimente la pensée générale, d'où elle a jailli avec une incomparable vigueur depuis un demi-siècle, qu'il serait possible d'aller en surprendre les causes sérieuses, puissantes et variées. Ce serait un tableau moral, philosophique en même temps que littéraire ; mais, pour le moment, ce sont des symptômes de ce dernier genre que nous décrivons, c'est l'histoire des faiblesses en elles-mêmes de l'imagination que nous recherchons dans ses produits les plus vantés, c'est-à-dire les plus âpres, les plus violents, les plus marqués d'intempérance ou de frivolité. Une théorie et un fait, à notre avis, servent merveilleusement à éclaircir cette situation, qui deviendrait sans issue, s'il n'y avait dans le génie français un admirable discernement, une aptitude naturelle à séparer le vrai du faux dans les révolutions qui l'agitent. Cette théorie, c'est la liberté absolue de l'art, qui n'a été, en d'autres termes, qu'une latitude entière laissée à tous les excès de l'imagination. Dans son sens acceptable, cette parole d'émancipation signifiait, il nous semble, qu'un siècle nouveau réclamait une expression littéraire nouvelle, qu'en dehors des articles d'une poésie épuisée, il y avait d'autres lois plus larges, plus profondes, plus essentielles, de l'art qu'il fallait étudier, reconnaître et observer. Telle qu'elle a été comprise, c'était l'absence de toute direction, la négation de tout principe, l'abandon fait au hasard, à l'humeur individuelle, de l'inspiration poétique. Ainsi livrée à elle-même, n'ayant d'autre mobile qu'un instinct insatiable, ne connaissant d'autre frein que son caprice, l'imagination a traversé tous les dangers, elle a touché à l'histoire, mais, sans deux ou trois lumineuses évocations du passé, c'est pour la violenter, pour assujettir à ses combinaisons des noms, des figures, des événements consacrés, pour en saisir seulement le côté extérieur. Il en a été de même dans la peinture de la vie moderne, où elle a substitué des passions, des sentiments factices aux réels mouvements du cœur, des mœurs inconnues et bizarres aux mœurs véritables et actuelles. Au lieu de féconder et d'agrandir des impressions fournies par l'étude de l'homme, par l'observation de la société et du monde, elle a mieux aimé créer à sa guise une nature humaine, une société et un monde. Et qu'est-il arrivé ? C'est qu'insensiblement détachée de la vérité en toute chose, l'imagination a laissé s'échapper sa puissance en perdant le moyen de se renouveler, et elle s'est fait elle-même un rôle excentrique et inutile. Tantôt, s'exaltant à faux comme en une sorte d'ivresse, elle a dû frapper par l'étrangeté des récits, lorsqu'elle n'avait plus le secret de la noble et pure émotion ; tantôt, se glorifiant dans ses moindres conceptions, elle a abouti à la puérilité des détails, et s'est anéantie dans un morcellement futile. Elle a fait *les Mystères de Paris*, ou ces mille petits romans de tous les

On mande de Berlin, que d'après un bruit qui a couru dans les salons diplomatiques, les grandes puissances européennes auraient accédé sans difficulté au désir de l'Autriche d'occuper Ancone, pour prévenir des troubles en Italie. La France, par compensation, aurait le droit d'occuper Civita-Vecchia, qui est beaucoup plus près de Rome. Mais ces projets, qui n'ont peut-être rien de réel, ne seraient pas mis à exécution si la tranquillité continue à régner dans les états romains, où le pape espère beaucoup du nouveau pape.

Quelques journaux ont parlé d'un conflit très-vieux qui aurait éclaté entre le ministre d'état Eichhorn, et plusieurs membres du synode général assemblé en ce moment à Berlin ; la *Gazette de Brême* a même annoncé la prochaine dissolution du synode. La première de ces deux nouvelles, écrit-on de Berlin, est exagérée et la deuxième tout-à-fait dénuée de fondement ; cependant on dit que M. Eichhorn, empêché par ses nombreuses occupations de conserver la présidence du synode, y sera remplacé par M. le conseiller intime Busen, ministre près la cour de Londres, qui a reçu l'ordre de se rendre sans délai à Berlin. M. le docteur Eichhorn, qui déjà, lorsqu'il occupait le poste de directeur de section au ministère des affaires étrangères, s'était fait remarquer par son juste discernement, sa grande pénétration d'esprit et sa connaissance des affaires, a été, depuis qu'il est devenu ministre du culte, l'objet de nombreuses et violentes attaques. A l'exemple de son prédécesseur, qui a eu aussi une lutte vive à soutenir, il a repoussé, comme elles le méritaient, les prétentions respectueuses de ses subordonnés, qui s'attaquaient directement à lui. Toutes ses réponses se font remarquer par leur clarté et par un langage doux, mais ferme ; cet homme d'Etat distingué se console des chagrins et des dégoûts dont il semble qu'on prenne plaisir à l'abreuver par la pensée qu'il agit conformément aux instructions et aux intentions de son souverain, ne faisant intervenir son opinion individuelle, que quand il s'agit d'expliquer et de commenter dignement ses instructions.

La chambre des députés du grand-duché de Bade a commencé, le 26, la discussion sur le nouveau tarif de l'union douanière allemande. Cette discussion ne peut amener de résultat pratique puisque le tarif est depuis longtemps en vigueur, et qu'un vote hostile de la chambre n'y pourrait rien changer. Du reste, la chambre entière et le ministère sont d'accord pour réclamer des droits protecteurs pour l'industrie nationale et des droits différentiels pour les produits transatlantiques.

On dit que dans la séance du 23 du sénat de Francfort, l'affaire des catholiques allemands a reçu une solution définitive. Sur le rapport et sur la proposition du consistoire évangélique-allemand, le sénat s'est prononcé pour l'exercice de leur culte dans les communes de l'Empire des deux Bases-Bataves.

Les Etats de la Basse-Autriche ont tenu le 23 juin, leur première réunion. Parmi les objets soumis à leur délibération figurent entre autres, à ce qu'on prétend :

- 1° La demande de rentrer en possession du privilège d'être consultés sur la confection des lois, privilège, qui avait été accordé aux Etats par l'empereur Léopold 1^{er}, mais qui leur avait été retiré par un de ses successeurs.
- 2° La demande adressée au gouvernement d'indiquer la voie la plus prompte pour supprimer les corvées, etc., et d'en faciliter autant que possible les moyens.
- 3° L'établissement d'une police pour la campagne.

BUILLETON DU JOURNAL DE LA HAYE. 3 JUILLET 1846.

DANS OEUVRES LITTÉRAIRES DE CE TEMPS.

LE ROMAN ET LA CRITIQUE.

Il ne faut pas s'étonner s'il en coûte parfois de revenir sur un sujet sérieux, pénible, et par malheur trop actuel, — sur l'affaiblissement de l'esprit littéraire en France. C'est un spectacle qu'on ne peut suivre sans tristesse, car les années se sont écoulées, et cet intervalle a suffi pour montrer un état de décadence poétique dans sa gloire et dans sa corruption ; quelques-uns de nos écrivains qui en étaient les plus actifs promoteurs se font les instruments volontaires de sa décadence. Quinze ans ! et, à parler rigoureusement, ce n'est pas trop peut-être : les illusions n'ont pas tant duré sur beaucoup d'ouvrages, qui n'ont eu qu'un éclair de vie, et qui ont été que des espérances. En réalité, hommes et œuvres, au lieu de se relever, se sont abaissés graduellement, et nous arrivons à mesurer les efforts de la littérature présente avec les littératures des autres siècles, et que les jugons déchus uniquement parce qu'elle diffère de ces immortels monuments du passé ? Non ! les points de vue changent, il est superflu de le dire, et il est des qualités essentielles qui sont de tous les temps, et qui sont de tous les siècles. Le goût, le choix, la vérité des inventions, le soin de la pensée, le style, l'art d'arranger des choses idéales, tout ce qui maintient, plus en plus dans la masse des productions contemporaines, chefs-d'œuvre du matin qui le soir sont déjà tombés dans l'oubli. Le secret où sont passés nos maîtres aujourd'hui, les écrivains, c'est celui d'assembler des aventures sans invention, de les raconter sans style : secret peu nouveau peut-être ; seulement il a été vulgarisé, et il faut le reconnaître, la recette est devenue générale. Une teinte d'espérance de nullité gagne tout l'horizon. Cette muse facile, qui avait commencé par l'audace, par le mépris des beautés conventionnelles, retombe maintenant et se noie dans la vulgarité. N'est-il pas certain dès-lors que les déréglés, aussi bien que des préceptes trop servilement obéis, peuvent être un déguisement de l'impuissance ?

jours, qui n'ont, en vérité, rien de débattre avec l'art. Réunies les deux éléments dans une même œuvre, et le résultat sera digne d'occuper votre esprit ; ce sera le faux vulgaire, quelque chose peut-être comme le *Fils de Diabolo*. Voilà cependant pourquoi une révolution littéraire aurait été accomplie ! Est-il nécessaire d'ajouter qu'en poursuivant l'histoire de la décadence de l'imagination telle qu'en l'a comprise, nous résolvons le problème de l'imagination qui règle les facultés créatrices, qui vit et se développe de pure, et capable de réfléchir la nature et l'homme dans tous leurs divers aspects ?

Il serait difficile aujourd'hui de nier la part qui nous est faite dans les choses contemporaines l'immense développement de la publicité quotidienne appliquée à la littérature ; c'est le fait qui est venu à l'appui de la doctrine, comme pour la mieux pousser à ses conséquences extrêmes. Ne dirait-on pas désormais que l'un ne peut plus aller sans l'autre ? Ils se sont fait une destinée commune qui a eu ses jours de triomphe ; mais, au fond, cette union mal assortie ne devait produire que des fruits malins, d'avance promis à la mort. En quoi cependant, dira-t-on, la corruption d'une théorie littéraire a-t-elle pu dépendre d'un fait matériel sous d'autres rapports ? La raison en est simple : c'est que l'esthétique, la vie même de la publicité quotidienne est dans la rapidité, dans l'appel incessant à tous les mobiles, à la curiosité, à la passion, et qu'il est plus aisé de suffire à ces impérieux besoins, en se dépoissant de tout scrupule, en abandonnant l'imagination qu'on déçoit attrait de ses chimères et de ses futilités, en exagérant les sensations, les impressions, les sentiments et les caractères, qu'en se laissant captiver par le charme sévère des nécessités de l'art. Au milieu de cette lutte continuelle, où est la place de la méditation qui recueille la philosophie des choses, de la rêverie patiente et désintéressée qui en recherche la poésie pour la fixer dans une forme originale et durable ? Prendrait-on, par hasard, des gestes trompeurs, ces gesticulations, pour ainsi dire, de l'imagination moderne pour de l'activité ? Ce serait une grande erreur. Il y a un effet, d'ailleurs, d'un temps oisiveté de l'homme qui respecte son imagination, qui laisse longtemps dans ses rêves l'image qu'il retient, et qui attend que le monde vienne briller pleinement dans sa force éternelle, se glisse pour l'annoncer à nos yeux, plus de travail réel, sérieux et productif, dans l'activité de celui qui se voit forcé d'écrire tout ce qu'il voit et sent, et qui, ainsi que cela a été dit, Et, comme il est plus aisé de suffire à ces impérieux besoins, plus dans sa course, elle se trouve malheureusement avoir gagné au jeu de chemin sur la pensée, qu'elle a perdu, semblable aux *filles de Troie*, de Jupiter, sans pouvoir arriver. Cela se voit d'ailleurs, si l'on a le temps pour que la pensée mûrisse, et non seulement le temps, mais encore le soin, la culture, parfois l'austérité des veilles, pendant les quelles l'intel-

Le journal des Débats annonce que le nouveau cabinet anglais sera composé de whigs purs, sans mélange d'hommes nouveaux, et que lord Russell n'aura pas de peine à le constituer.

Le département des affaires étrangères échoit naturellement aussi, à lord Palmerston. Le marquis de Lansdowne aurait le titre, purement honorifique, de président du conseil. Le ministère de l'intérieur serait confié à sir George Grey, cousin du comte Grey actuel.

Le parti le plus spécialement identifié avec les réformes économiques, qui viennent de bouleverser la politique de l'Angleterre, la Ligue, s'il faut l'appeler par son nom, ne se représente pas, comme on le voit, représenté dans le nouveau ministère.

Nouvelles de la guerre entre le Mexique et les Etats-Unis.

Les nouvelles du théâtre de la guerre au Mexique sont sans intérêt; aucun engagement nouveau n'a eu lieu entre les troupes du général Taylor et l'armée mexicaine. Avant de se diriger sur Monterey, le général américain veut s'emparer de la ville de Camargo, située sur le Rio Grande, et dont il veut faire la base de ses opérations ultérieures.

Le commodore américain Conner a déclaré le 14 mai, les ports mexicains de Vera-Cruz, Alvarado, Tampico et Matamoras en état de blocus rigoureux. Les navires neutres ont reçu un délai de quinze jours pour quitter ces ports.

Affaires du Portugal.

Nous attendons avec la plus vive impatience des nouvelles ultérieures du Portugal. Aujourd'hui nous sommes privés de journaux de ce pays, et les correspondances de la frontière ne nous apprennent rien de nouveau.

Un journal portugais, après avoir peint sous les plus sombres couleurs l'état actuel du Portugal, termine ainsi son article: « Pour achever ce tableau effrayant, mais trop réel, un funeste présage, un bruit qui court de bouche en bouche, appuyé par les hommes du moment et par leurs journaux, menace le Portugal: c'est la banqueroute, ce dernier mot du programme d'une fatale coalition; ce fruit de la révolution qu'elle a provoquée. »

Les nouvelles de ce pays prennent décidément une tournure assez grave, et M. de Palmella pourrait bien s'être fait illusion.

quand il a cru, à force de concessions, passer tranquillement le temps qui le sépare de la réunion des chambres.

Pendant que les cabralistes relèvent la tête à Oporto et qu'à Lisbonne et sur plusieurs autres points, la lutte peut s'engager à chaque instant, entre les chartistes et les septembristes, les partisans de don Miguel cherchent à propager l'insurrection dans les provinces de Minho et de Tras-os-Montes.

Le même jour, 17 juin, à la même heure, deux heures de l'après-midi, la même chose avait lieu à Torre. La nouvelle en est arrivée en Espagne par la voie de Guizo de Limia.

Il est à craindre, cependant, qu'en apprenant les nouvelles de Montelegre, les révolutionnaires de Lisbonne ne cherchent à renverser le ministère. Dans tous les cas, M. de Palmella va se trouver placé entre deux partis extrêmes, trop faible peut-être pour combattre l'un, et manquant de prestige pour contenir l'autre.

« Au milieu de tous ces désordres, le parti chartiste reprend courage et se prépare à disputer les élections. Depuis le 15, il paraît à Lisbonne un nouveau journal appelé le Telegrapho, fondé pour défendre les idées et le parti dont Costa-Cabral est le chef. »

« Dans une telle situation, l'union pour les chartistes est plus qu'un devoir, c'est une nécessité. Nous ne sommes pas un cadavre; nous sommes un corps plein de vie, riche de ressources et d'espérances légales; jamais nous n'entrerons dans une coalition qui nous déshonore. »

De son côté le Nacional, l'un des organes du parti septembriste, déclare assez nettement au ministre qu'il ne suffit plus aux besoins de la situation.

Le gouvernement espagnol a reçu des nouvelles de Lisbonne du 22 juin, voici ce qu'elles contiennent:

« La tranquillité régnait dans cette capitale. Le général Saldanha était impatientement attendu. Sa présence au ministère devenait indispensable à cause de la désorganisation de l'armée depuis les derniers événements. Les récentes dépêches ne parlent pas du mouvement miguéliste, dans la province de Minho: il paraît cependant positif qu'un soulèvement au nom de don Miguel a été tenté dans certaines localités de cette province. »

Affaires de Suisse.

Nous donnons ici le texte de la pétition pour le rétablissement des couvents d'Argovie, qui se signe actuellement dans toute la Suisse catholique.

Depuis que le grand-conseil du canton d'Argovie a aboli, par un décret du 13 janvier 1841, les couvents placés sur son territoire et garantis par le pacte fédéral, la demande de respecter le droit juré à l'égard de ces institutions catholiques a déjà été répétée sept fois à la haute diète.

Ces efforts des autorités ecclésiastiques, des autorités civiles et d'un grand nombre de citoyens, ont été jusqu'ici sans résultat; l'injustice s'est soutenue, et menace aujourd'hui de s'étendre.

Les citoyens suisses catholiques soussignés voient dans la violation de l'art. XII du pacte, par lequel l'existence des couvents et l'intégrité de leurs biens sont garantis, une injustice qui ne frappe pas seulement les corporations dissoutes en Argovie, mais le pacte fédéral, et en particulier tous les catholiques de la Suisse.

Les soussignés ne veulent pas que la postérité leur reproche d'avoir été spectateurs patients et muets lorsque l'on s'est efforcé de sanctionner une telle injustice et de lui imprimer le sceau de la légalité.

Depuis quelques années, la confiance et l'affection réciproques ont été bien souvent troublées dans notre pays par la persécution de l'église catholique et de ses fondations. L'esprit qui se manifeste dans le pacte violent du canton d'Argovie, dans les atteintes répétées à l'intégrité des couvents qui ont lieu dans d'autres cantons: enfin dans la manière dont on protège et justifie tous ces actes, comme si l'on n'était nullement tenu d'observer les engagements que l'on a pris vis-à-vis des ressortissants de la confession à laquelle ces établissements appartiennent; cet esprit afflige profondément un grand nombre de confédérés sincères.

Qu'il plaise à la diète, pour maintenir les droits confessionnels, et remplir les devoirs qui lui sont imposés par l'article XII du pacte fédéral, de rétablir

tous les couvents supprimés par le décret du grand-conseil d'Argovie du 13 janvier 1841, dans les droits que le pacte leur confère.

Voici le texte de la lettre adressée à Lucerne par le directeur au sujet du concordat conclu entre les cantons catholiques:

Le grand-conseil de Fribourg s'est occupé dans sa dernière session d'une alliance séparée conclue entre les cantons de Lucerne, Uri, Schwyz, Unterwald, Zug, Fribourg et Valais, dont les dispositions ont dû attirer au plus haut degré l'attention du directeur. Nous n'avons pas sous les yeux l'un ou l'autre de ce traité, mais d'après les rapports qui nous sont parvenus et qui n'ont encore été contredits par personne, les dispositions sont les suivantes: (Voir n° 74.)

L'art. 6 du pacte, interdisant aux cantons de former entre eux des alliances préjudiciables au pacte fédéral, est en violation de ce pacte, et est donc nul. Mais si qu'elles puissent remplir ce devoir, il est nécessaire que les alliances séparées, conclues entre les cantons leur soient communiquées, de la même manière que les traités conclus par les cantons avec les états étrangers doivent être, à l'égard de l'art. 6 du pacte, portés à la connaissance de la diète. Le directeur n'ayant reçu jusqu'à présent à cet égard aucune communication de la part des cantons intéressés, nous nous sommes engagés par nos démarches à vous inviter à nous communiquer le texte officiel, et complet, de l'alliance conclue entre les sept cantons susdésignés, et à la tête desquels vous vous trouvez vous-mêmes.

Nous devons en même temps vous exprimer déjà maintenant l'opinion que, pour le cas où le texte de cette alliance serait tel qu'il résulte des publications de la presse, nous considérons que ses dispositions compromettent les droits du pacte, et que par ce motif nous devons à l'avance protester pour leur maintien.

Affaires de Belgique.

La chambre des représentants après avoir entendu, vendredi 29 mai, l'analyse de diverses pétitions, des rapports de M. M. Zoude, De Bonne et Veydt, s'est formée en comité général pour entendre les communications de M. le ministre des affaires étrangères relativement à la convention avec la France.

Dans le comité secret, M. le ministre des affaires étrangères a fait l'historique détaillé des négociations suivies à plusieurs reprises avec le cabinet français pour améliorer les relations commerciales existantes entre les deux pays.

Après avoir fait connaître les diverses phases par lesquelles ont passé, notamment, les négociations relatives à l'union de douanes, le ministre a donné communication d'une volumineuse correspondance qui a eu lieu entre lui et les négociateurs belges à Paris, portant exclusivement sur les préliminaires de la convention du 13 décembre. Quant à l'union de douanes, il résulte des explications fournies par le ministre que la dernière tentative faite remonte à 1842, époque à laquelle fut rédigé par l'un des ministres français, M. Husmann, un projet de traité, que les négociateurs belges d'alors ne crurent pas pouvoir accepter, à cause de conditions qui parurent incompatibles avec la nationalité et la constitution. Ainsi, la Belgique, pour tous les qui était législation de douane et traités à conclure, aurait dû abdicquer son droit en faveur des chambres et du gouvernement français.

Quant à la convention du 13 décembre, la correspondance a surtout eu pour résultat d'initier la chambre à tous les détails d'une négociation laborieuse qui a été ouverte, deux fois abandonnée et reprise; elle a fait ressortir les efforts tentés infructueusement pour obtenir de plus grands avantages sur la table aux dépens du fil, et aussi pour élargir les bases du traité le plus possible.

Le ministère a eu l'occasion, dans cet exposé, de jeter un coup d'œil sur la politique commerciale du gouvernement depuis 1830 et sur ses effets. Par des chiffres nombreux qu'il a cités, il a fait voir que, comme progrès matériels, si l'on considère l'importance du commerce extérieur du pays, l'importance de la production de ses principales branches d'industrie, par comparaison avec les années 1830 à 1845, la Belgique ne le cède en rien aux divers états qui l'entourent, et pourrait même avoir la préférence de dépasser la plupart de ces états.

Après que M. Dechamps eut achevé la lecture de son rapport, M. David a demandé si les concessions faites à la France ne provoqueraient pas de réclamations de la part du Zollverein.

Le ministre a répondu que jusqu'ici le gouvernement n'avait reçu aucune réclamation, quoique le traité fût connu depuis longtemps.

M. Dumortier a pris vivement la défense de l'industrie de la laine et demandé la production d'un rapport du prince de Léigne, que le ministre s'était borné à indiquer.

Une longue discussion s'est ouverte sur la question de l'union de douanes. On a entendu successivement MM. A. Rodenbach, Lebeau, de Mérode et plusieurs autres orateurs.

M. de Theux a terminé la séance par un discours sur la portée politique des négociations relatives à l'union douanière, au double point de vue des conditions exigées par la France et de M. Molé d'abord, sous M. Guizot ensuite, et des conditions qui pourraient ultérieurement intervenir.

VARIÉTÉS.

ILLUSTRATIONS SCIENTIFIQUES.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.
(GOSKOP) (1)

Lorsqu'un homme d'une intelligence supérieure, après avoir consacré de longues et pénibles veilles à étendre la sphère de ses connaissances, se recueille vers la fin de sa course et cherche à résumer tout ce qu'il doit à une vie entière de travail et à l'expérience; lorsque, pour éviter à ses successeurs les obstacles qui l'arrêtaient, il contemple pour ainsi dire, des hauteurs où il est parvenu, l'ensemble des régions qu'il explore et dresse la carte générale de la route que lui frayèrent ses efforts, il accomplit un grand et utile travail. Si à ses propres travaux il associe ceux de ses prédécesseurs et de ses contemporains; si, réunissant tous ces matériaux épars, il les coordonne et les rattache l'un à l'autre; si, accomplissant une des plus grandes œuvres que l'humanité puisse demander à ses enfants d'élite, d'ouvrier devenu architecte, il ajoute une assise de plus à ce

(1) Essai d'une Description physique du monde.

mentement séculaire de la science qui s'élève sans cesse et que ne couronnera sans doute jamais un fait définitif. A leur tour ceux qui le suivront donneront le dernier poli aux matériaux que sa main mit en place, et, appuyés sur cette base, s'élèveront plus haut encore; mais, quelque grands que soient les progrès accomplis par ces nouveaux venus, ils ne sauraient sans ingratitude ne pas conserver une vénération reconnaissante pour celui qui leur a rendu possibles et leurs tentatives et leurs succès.

Les œuvres dont nous parlons sont rares et difficiles. Destinées surtout à mettre en lumière, par ces rapprochements que le génie seul sait découvrir, les résultats généraux d'un grand nombre de faits, elles ne deviennent possibles qu'autant que ces faits mêmes ont été découverts. Dans les siècles passés, alors que le nombre des hommes livrés à l'étude était peu considérable, des générations entières s'usaient à la tâche, et souvent sans doute il s'est trouvé parmi ces manœuvres de l'intelligence des hommes qui, venus à propos, auraient laissé des noms illustres inscrits sur quelque un de ces grands ouvrages qui font la richesse des archives de l'humanité. Qu'a-t-il manqué, par exemple, à Pallas pour se placer au premier rang parmi les naturalistes? Rien peut-être, si ce n'est de naître cinquante ans plus tôt ou plus tard, de ne pas être écrasé entre Linné, qui, résulant tout le passé, venait de poser les fondements de la science moderne, et Cuvier, qui, fort des progrès rendus possibles par le génie de son prédécesseur, devait la réorganiser quelques années après.

Grace à l'activité fiévreuse qui caractérise notre époque, la science marche vite aujourd'hui; de toutes parts d'innombrables ouvriers sont à l'œuvre, et apportent chaque jour de nouveaux matériaux à la masse commune. Les époques organiques de la science ne doivent donc pas être séparées l'une de l'autre par d'aussi grands intervalles qu'autrefois; mais, si les œuvres destinées à coordonner les mille données que fournit le travail quotidien deviennent nécessairement plus fréquentes, elles gardent toutes leurs difficultés, et ces difficultés sont immenses. Résumer le travail de tous, apprécier chaque détail et embrasser l'ensemble; rapprocher des faits épars, parfois contradictoires en apparence; reconnaître ainsi les lacunes existantes dans le savoir du moment et les combler par des recherches personnelles; mettre par là en évidence les rapports cachés qui unissent des résultats jusque alors isolés; s'élever de déductions en déductions jusqu'à des généralités fécondes: telle est la tâche qu'ont à remplir les législateurs de la science. Certes, le dernier résultat de cette synthèse n'est jamais définitif. Toujours, excepté dans les mathématiques pures, il reste en dehors des formules générales un certain nombre de résultats qui semblent protester contre la science du moment; mais ces faits exceptionnels eux-mêmes ont leur utilité, et presque toujours ce sont eux qui, repris et fécondés par les générations suivantes, nous ouvrent de nouvelles voies et préparent la science de l'avenir.

Ce travail d'organisation devient de plus en plus difficile à mesure que le nombre des rapports augmente avec celui des faits. Ne semble-t-il pas dès lors que vouloir embrasser l'univers dans son ensemble, tenter de saisir et de formuler les lois générales qui, régissant les mille parties de ce grand tout, en font une unité dans le temps et dans l'espace, soit une entreprise à effrayer les plus hardis? Et pourtant telle est l'œuvre vers laquelle l'esprit humain paraît invinciblement entraîné. De tout temps, les philosophes, ces prédécesseurs de nos savants, ont été cosmologistes. Pour eux, il n'existait, à proprement parler, qu'une seule science, et c'était principalement à l'application de l'univers qu'ils appliquaient le savoir imparfait de leur époque, que chacun d'eux possédait à peu près en totalité. Chez les peuples de l'Orient, chez nos ancêtres de l'Occident, et jusque dans ce moyen-âge dont nous sommes les héritiers immédiats, partout nous voyons le problème abordé et résolu à l'aide d'hypothèses presque toujours liées à des croyances religieuses. Plus sévère, la science moderne, appelée à son aide l'expérience et l'observation, jeta par terre ces échafaudages de faux savoir et proclama la nécessité des notions positives. Entraînée par une réaction naturelle, dominée par l'immensité de la tâche qu'elle s'imposait, elle répartit en quelque sorte l'ouvrage à chaque travailleur en les isolant les uns des autres. Astronomes, physiciens, chimistes, zoologistes, botanistes, se mirent à l'œuvre chacun de son côté, et, sans s'inquiéter des progrès accomplis autour d'eux, ne songèrent qu'à avancer le plus loin possible dans leur voie particulière. Bientôt tout lien disparut entre les diverses fractions de l'antique philosophie, et l'on put croire que la science unie des siècles passés était à jamais remplacée par une multitude de sciences.

Cependant on ne tarda pas à reconnaître qu'il n'en était pas ainsi. Partis de points divers et entraînés par l'étude de phénomènes en apparence parfaitement indépendants les uns des autres, les savants se rencontrèrent avec surprise sur des terrains communs. Le physicien et le chimiste étudièrent chacun à son point de vue les agents qui semblent gouverner la matière, et le calorifique, la lumière, l'électricité, les obligèrent à mêler pour ainsi dire leurs études. Le minéralogiste emprunta les secours de la physique et de la chimie pour reconnaître la forme et la composition de ses roches; il leur donna en échange ces cristaux, dont les propriétés étranges ont éclairé d'un jour tout nouveau les lois de la polarisation magnétique, lumineuse, électrique. Les trois sciences que nous venons de rappeler, d'abord consacrées uniquement à l'examen de la matière inerte, ne tardèrent pas à se trouver en contact avec celles de leurs sœurs qui occupent l'étude des êtres vivants. Déjà la botanique et la zoologie s'étaient disputé des classes entières d'êtres ambigus; elles s'étaient rencontrées dans le champ de la physiologie pour marcher plus tard côte à côte dans les voies encore si peu explorées, de la biologie. La géologie, la paléontologie surtout, cette fille cadette et déjà si grande du savoir moderne, révélèrent de nouveaux rapports entre les deux grandes divisions de la création animée, et par l'étude des plantes ou des animaux fossiles ensevelis dans les divers terrains, resserrèrent les liens que la physiologie avait établis entre les sciences naturelles et les sciences physiques. Seule, isolée dans ses hauteurs sublimes, l'astronomie sembla longtemps ne donner la main qu'aux mathématiques. Elle fut au plus tenu unie à la physique par l'emploi de ces vérités qui, en annulant les distances, permettent aujourd'hui elle demande encore à cette science les moyens de reconnaître les modifications que la lumière que les astres gravitent dans l'espace envoient jusqu'à nous, et arrive par là à

des conjectures très-probables sur la nature de ces corps; elle retrouve dans la lune la trace de convulsions analogues à celles que la géologie a signalées sur notre planète; elle explique et calcule à l'avance ces mouvements de la mer qui, sous le nom de marées, sont un des plus grands et des plus étranges phénomènes offerts à l'observateur à la surface de notre planète.

On le voit, les philosophes n'avaient pas entièrement tort. Toutes les sciences se tiennent par la main, et, sans perdre leur individualité propre se font les unes aux autres des emprunts chaque jour plus importants, plus nécessaires. Au point où nous sommes déjà parvenus, nul ne peut être véritablement distingué dans la partie de nos connaissances qu'il a choisie pour objet de ses études, nul ne peut comprendre toute la portée de la science qu'il cultive, s'il n'a au moins des notions générales sur la plupart des autres. Quiconque se renferme étroitement dans sa spécialité, se condamne volontairement à l'insuffisance sur plusieurs points, à la médiocrité sur tous.

S'il est une science qui exige ce savoir presque universel, c'est sans contredit celle qui, prenant notre globe tout entier pour champ de ses études, cherche à se rendre compte des phénomènes accomplis journellement dans cet immense laboratoire, c'est la physique générale du globe. Toujours chère aux esprits spéculatifs et trop longtemps appuyée sur de pures hypothèses, cette science a subi la loi commune: elle marche appuyée sur l'expérience et l'observation; mais on comprend que ses progrès ne sauraient être rapides. Ici, l'activité, le génie inventif de l'homme, ne peuvent s'exercer que dans des limites restreintes, et plus que partout ailleurs le temps est un des éléments nécessaires à l'acquisition des faits. Cependant on peut dire avec raison que depuis les premières années de ce siècle la physique générale du globe a fait de remarquables progrès. Se caractérisant chaque jour davantage, et étendant sans cesse ses conquêtes, elle a même franchi déjà les limites de notre planète et préparé les voies à une science bien plus vaste encore, à la physique générale de l'univers.

Malheureusement les matériaux relatifs à ces sciences ne formaient pas encore un corps d'ouvrage. Disséminés dans des traités spéciaux, dans des recueils de mémoires, dans des récits de voyages, ces éléments divers perdaient beaucoup de leur valeur par leur isolement même, et souvent nous avons formé le vœu de les voir réunis et coordonnés. Mais, pour mener à bien une telle entreprise, il fallait autre chose qu'un savant ordinaire, quelque hors ligne que pût être son mérite. Ici, l'instruction la plus profonde demeurait insuffisante, si elle n'était aussi variée que solide. Il fallait être à la fois physicien, chimiste, astronome, naturaliste. A la connaissance d'une multitude de détails empruntés à toutes les sciences, il fallait joindre un esprit généralisateur capable de saisir facilement les rapports et de démêler les tendances générales au milieu de données encore incomplètes. Il fallait enfin, pour qu'un pareil ouvrage se présentât avec toute l'autorité désirable, que l'auteur pût parler au nom de son expérience personnelle, qu'il eût fait ses preuves comme observateur et expérimentateur de cabinet, qu'il eût vu et apprécié par lui-même les grands phénomènes dont il allait raconter l'histoire. On le voit, un essai de cosmologie positive n'était autre que la réunion de toutes les éminentes facultés, et préparé de longue main par une éducation scientifique spéciale. A ces divers titres, nous pouvons le dire sans crainte d'être démenti, nul n'était plus apte à entreprendre cette œuvre difficile que M. de Humboldt. Quelques détails sur la vie de ce savant illustre justifieraient au besoin ce que les personnes étrangères à l'histoire de la science moderne pourraient trouver de trop absolu dans nos paroles.

Alexandre de Humboldt naquit à Tegel, à deux lieues de Berlin, en 1769, dans cette année mémorable où la France envahissait à la fois Châteaubriand, Cuvier, Napoléon. Son père était un de ces gentilshommes prussiens qui offrirent leur fortune entière à Frédéric-le-Grand pour soutenir les dépenses de la guerre de sept ans. Sa mère appartenait à une de ces colonies françaises que la révocation de l'édit de Nantes et les persécutions religieuses fondèrent en Allemagne, et qui, sur la terre étrangère, conservaient pieusement la langue de leur première patrie. Aussi, dès sa plus tendre enfance, le jeune Alexandre parla-t-il indifféremment le français comme l'allemand, et cette circonstance nous explique comment il a pu plus tard écrire dans ces deux langues avec une égale facilité.

Les premières années de M. de Humboldt furent remplies par des occupations aussi sérieuses que variées. Après avoir terminé son éducation classique sous la direction de Forster, naturaliste des expéditions de Cook, et à côté de son frère aîné, le célèbre philologue, il étudia d'une manière théorique et pratique l'art du mineur, et s'occupa de sciences naturelles, de physique, de chimie, de minéralogie, de technologie, d'astronomie. Il entra à l'école de Freyberg et s'y fit remarquer de telle sorte, qu'à peine âgé de vingt-trois ans, nous le voyons chargé de diriger l'exploitation des mines dans les montagnes du Fichtelgebirge. Un an après, il publiait un travail relatif à la faune de Freyberg, destiné principalement à faire connaître les cryptogames ou végétaux inférieurs qui tapissaient les galeries souterraines confiées à sa surveillance.

Mais une carrière qui le condamnait à des habitudes sédentaires ne pouvait convenir à l'élève du compagnon de Cook. Déjà dominé par la passion des voyages, M. de Humboldt visita rapidement la Hollande, la France, l'Angleterre, et publie en deux volumes le récit de ses excursions sur le Rhin. Puis il retourne à Göttingue, se livre sous les yeux de Semmerring à l'étude pratique de l'anatomie, s'exerce aux analyses et aux manipulations chimiques, et, faisant déjà aux questions les plus difficiles l'application de ces diverses sciences, il publie des recherches sur la germination, sur la respiration des plantes, sur l'analyse de l'air, sur l'irritabilité des fibres nerveuses et musculaires par le galvanisme. Ce dernier travail fut surtout remarqué. Pour donner à ses résultats toute la certitude possible, l'auteur n'avait pas craint de faire sur lui-même des expériences douloureuses, et, à l'aide de vésicatoires, il s'était enlevé par plaques la couche tégumentaire épidermique, afin de mettre immédiatement en contact avec l'agent irritant les parties sensibles de l'organisme.

Au reste, tous ces travaux n'étaient pour M. de Humboldt qu'un moyen de se préparer à l'accomplissement d'un projet qui a été le rêve de sa vie entière sans qu'il ait jamais pu le réaliser. Les conversations de Forster lui avaient inoculé la passion des voyages lointains: celles qu'il avait eues avec son frère lui faisaient regarder l'Asie méridionale comme la contrée la

plus propre à récompenser par une ample moisson de découvertes les fatigues et les périls de l'expédition, et le jeune savant appelait de tous ses vœux le moment où il lui serait permis de sonder les mystères de cet antique berceau du genre humain. La guerre qui désolait l'Europe et opposait des obstacles à ces vœux renaissants à l'accomplissement de ses desirs, sembla offrir une occasion des plus favorables: il la saisit avidement.

C'était après le siège de Mayence. Des pourparlers s'élevaient entre les armées belligérantes, et M. de Humboldt, secrétaire du prince de Hardenberg, était chaque jour envoyé en mission au camp de Moreau. Là, il rencontra Desaix, chef d'état-major de ce général, et qui se distinguait, au milieu des rudes soldats de la république, par la douceur de son caractère. Les deux jeunes gens se lièrent intimement. Desaix confia à son ami les desseins encore secrets de Bonaparte et le projet de l'expédition d'Egypte. Arriver dans l'Inde en passant par la terre des Pharaons, c'était pour M. de Humboldt plus qu'il n'eût osé espérer. Aussi son parti est-il pris sur-le-champ. Il quitte les armées allemandes, se rend à Paris, et sollicite auprès du directoire la permission d'accompagner l'expédition. Après une longue attente, il reçoit un refus formel. Sans se laisser arrêter par cet obstacle, M. de Humboldt veut en appeler au chef réel de cette belle entreprise. Il prend la poste, et arrive à Marseille; mais, pour tromper les croisières anglaises, Bonaparte avait avancé le jour du départ, et, au moment où notre voyageur touchait aux rivages de la Méditerranée, il avait pu voir disparaître à l'horizon la flotte qui emportait les soldats vers les terres d'Afrique. Aussitôt il quitte la France et se rend en Espagne; il croit pouvoir s'embarquer à La Corogne, gagner les côtes de Barbarie, et rejoindre l'armée française en profitant des caravanes qui vont de Tripoli au Caire à travers le désert. Déjà ses bagages sont expédiés, mais de nouvelles difficultés s'élèvent, et il se voit forcé de renoncer à ce dangereux itinéraire.

(La suite à demain.)

ANNONCES.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

M. JOSEPH HES, Chirurgien - Dentiste a transféré son domicile rue Spuistraat section S. n. 337. Il est à consulter journellement de 10 heures du matin à 4 heures l'après-midi.



SOCIÉTÉ DE PAQUEBOTS À VAPEUR ENTRE le Havre et la Hollande.

Le steamer Rotterdam, capitaine COUTARD, partira de Rotterdam le matin de dimanche, 5 Juillet.

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 1 Juillet.

	Int.	COURS 30 juin.	OUVERT.	FERMÉ.
Dettes actives	2 1/2	61 1/2	61 1/2	61 1/2
Dito dito	3	73 1/2	73 1/2	73 1/2
Dito en liquidation	3	—	—	—
Dito dito	4	95	95 1/2	95 1/2
Dito des Indes	4	—	95	—
Syndicat	4	—	—	—
Dito	3 1/2	90	90	—
Société de Commerce	4 1/2	176 1/2	175 1/2	175 1/2
Act. du lac de Harlem	5	—	106	—
Chemin de fer du Rhin	4 1/2	—	111 1/2	—
Act. du Chemin de fer Holland.	—	—	—	—
Oblig. Hope & C. 1798 & 1816	107	107 1/2	—	—
Dito dito 1828 & 1829	—	105 1/2	—	—
Inscript. au Grand Livre	6	—	68	—
Certificats au dit.	6	—	72 1/2	—
Dito inscriptions 1831 & 1833	5	—	97 1/2	—
Emprunt de 1840	4	—	91 1/2	91 1/2
Id. chez Stieglitz et Comp.	4	—	89 1/2	89 1/2
Passive	—	—	—	—
Dettes différées à Paris	—	—	—	—
Différé	—	—	—	—
Ardoins	5	—	20	20 1/2
Dito	3	—	37 1/2	—
Coupons Ardoins	—	—	18 1/2	—
Obligations Goll. & Comp.	5	103 1/2	—	—
Dito métalliques	5	—	61	—
Dito dito	2 1/2	—	—	—
Inscriptions au Grand-Livre	3	—	—	—
France	—	—	—	—
Pologne	—	—	—	—
Brésil	—	—	—	—
Id. 1843	—	84 1/2	85 1/2	—
Portugal	—	—	—	—
Obligations à Londres	3	50 1/2	50 1/2	51

Bourse de Paris du 30 Juin.

	Int.	COURS 29 juin.	OUVERT.	FERMÉ.
France	—	—	120 55	—
(Cinq pour cent)	—	—	82 90	—
Trois pour cent	—	—	—	—
Emprunt Ardoins	—	—	—	—
Espagne	—	—	—	—
Anc. différée	—	—	—	—
Nouv. dito	—	—	—	—
Passive	—	—	—	—
Naples	—	—	108	—
Certificats Falconet	—	—	—	—
Pays-Bas	—	—	—	—
Dettes actives	2 1/2	—	—	—
Belgique	—	—	—	—
Dettes actives	5	—	—	—
Dito	3	—	—	—
Banque belge	—	—	895	—
Etats-Unis	—	—	—	—
Obligations de la Banque	—	—	—	—

Bourse d'Anvers du 1 Juillet.

Métalliques, 5% — Naples, 5% — Ard., 5% 19 1/2 — Dettes différées anciennes, — Passive 5% — Lots de Hesse — Couronnes — Bourse (24 heures). Ardoins 19 1/2 P.

Bourse de Londres du 29 Juin.

3% Cons. 95 1/2 — 2 1/2% Holl. 60 1/2 — 4% id. 92 1/2 — Esp. 5% 27 1/2 — 3% 37 — Portug. 4% 48 1/2 — Russes 109, 111.

L. A. HAYE, chez Léopold Loebenberg, Lage Nieuwstraat.